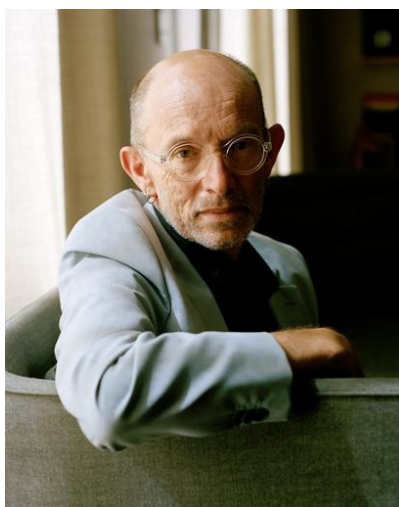


LE MAGAZINE

UN ÉCRIVAIN DANS LA FAMILLE

Laurent Mauvignier, l'art du mentir vrai



Le romancier, à Rennes, en juin.

Texte Pascale Nivelles, photos Pascal Amoyel

Secrets, mensonges, névroses... La famille a été le grand sujet de la dernière rentrée littéraire. Pères, mères, frères et sœurs des auteurs deviennent des personnages de roman. Parfois à leur insu. Certains s'en réjouissent, d'autres le déplorent. Avec "La Maison vide", prix Goncourt 2025 et immense succès, Laurent Mauvignier pratique un art subtil. Il entremêle le vrai et le faux, faits historiques et anecdotes purement inventées. Le meilleur moyen, selon lui, d'approcher au plus près la réalité. Tout en préservant les siens.

« *Tout ça, c'est vrai ?* », s'inquiète Alain Finkielkraut devant Laurent Mauvignier, son invité de l'émission « Répliques », sur France Culture, ce 13 septembre 2025. Quelques jours après sa parution, et deux mois avant le prix Goncourt remporté haut la main, *La Maison vide* tétanise déjà les lecteurs plongés dans l'écriture labyrinthique et hypnotique de Laurent Mauvignier. « *L'histoire de votre famille, c'est la nôtre !* », s'extasiaient-ils dans les librairies où l'on fait la queue pour une signature, « *la maison, le piano, où sont-ils ?* ».

Depuis la sortie de son roman, fin août, l'écrivain dédicace à tour de bras et les éloges pleuvent dans la presse sur cette saga si authentique. Les Éditions de Minuit, auxquelles l'auteur reste fidèle depuis ses débuts, en 1999, réimpriment en hâte ce pavé de 750 pages, annoncé dans le prologue comme la saga familiale du narrateur. Sur son site, le Centre national du livre laisse Laurent Mauvignier présenter son œuvre : « *En 1976, mon père a rouvert la maison qu'il avait reçue de sa mère, restée fermée pendant vingt ans. (...) Une maison peuplée de récits, où se croisent deux guerres mondiales, la vie rurale de la première moitié du vingtième siècle, mais aussi Marguerite, ma grand-mère, sa mère Marie-Ernestine, la mère de celle-ci, et tous les hommes qui ont gravité autour d'elles...* » Sur France Culture, Alain Finkielkraut s'emballe, déflorant quelques pages du foisonnant roman : « *Florent Cabanel pointe le don pour le piano de votre arrière-grand-mère Marie-Ernestine, quelque chose d'un sentiment amoureux naît, puis il est mobilisé et revient avec une gueule cassée... Tout ça, c'est vrai ?* » Un silence. « *Je crains que Florent Cabanel n'ait pas existé, je dois l'avouer* », lance Laurent Mauvignier d'une voix douce. « *Je suis déçu, je ne m'en remets pas* », se lamente à plusieurs reprises l'intervieweur. « *Florent Cabanel n'a pas existé, mais je l'ai fait exister* », doit expliquer l'auteur, pressentant un fastidieux débat sur l'éternelle question de l'autofiction dans la littérature. Il a longtemps défendu le roman, à l'encontre de l'obsession autobiographique des écrivains de sa génération Christine Angot ou Emmanuel Carrère. Voilà qu'il est rattrapé par la vague du récit de soi.

Début mai, six mois après le prix Goncourt et plus de 600 000 exemplaires vendus à ce jour, on retrouve Laurent Mauvignier (également prix littéraire *Le Monde* 2025) dans un petit bureau, sous les toits de sa maison d'édition, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Et, comme ses lecteurs, on le questionne sur le vrai et le faux, la réalité et la fiction dans ses romans. « *Je me trouve un peu imprudent de me lancer là-dedans. Je suis toujours rattrapé par... je ne vais pas dire le complexe d'autodidacte... mais je n'ai pas le bac, je ne suis pas allé au lycée,* répond l'écrivain de façon elliptique, le regard doux derrière ses lunettes de myope. *Ces questions entre réel et réalité touchent la philosophie. Je ne me sens pas légitime pour y répondre.* »

Sans aller jusqu'à la philosophie, que disent ces questions incessantes des lecteurs sur l'histoire vécue dans *La Maison vide* ? Serions-nous entrés en France, comme en Amérique, dans l'ère obsessionnelle des *true crimes*, des *true stories* ? « *C'est un endroit qui coïncide*, reconnaît Laurent Mauvignier. *Tous ces livres et biopics vendus d'après une histoire vraie partent d'une adéquation totale entre le vécu et le vrai. Ce surplus de vérité est faux : la vérité n'est pas forcément le lieu du vécu, alors que la fiction le permet.* » *La Maison vide*, tente-t-il souvent d'expliquer au public curieux de sa famille, est une mosaïque de faits reliés par son imagination. Sans leur arrière-petit-fils et petit-fils devenu écrivain, Marie-Ernestine et sa fille Marguerite auraient sombré dans l'oubli, comme des millions de Françaises du début du XX^e siècle. L'écriture a donné de l'ampleur à leurs vies minuscules, dans lesquelles chacun reconnaît celle d'une aïeule. « *Peu importe que Marie-Ernestine ait fait ceci ou cela, la question est d'articuler un mécanisme qui porte des vérités humaines sans être encombré par la réalité*, balaie Laurent Mauvignier. *Il s'agit de savoir si ce qu'elle a vécu va avoir des conséquences : comment une nuit de noces ratée dans les années 1900 conduit au suicide d'un homme quatre-vingts ans plus tard... Seul un roman permet d'approcher cette vérité.* »

Un jour d'hiver, devant des lecteurs de province, Laurent Mauvignier a confié que *La Maison vide* était son « roman le plus personnel », précisant : « *C'est le seul de mes livres où j'évoque frontalement la question du suicide de mon père quand j'avais 16 ans.* » Lors d'une autre séance de signatures, où il racontait de nouveau ce geste à l'origine de ce texte, un homme lui a fait remarquer qu'à aucun moment ce suicide n'y était mentionné. L'écrivain n'en revenait pas : « *J'étais persuadé de l'avoir écrit, s'étonne-t-il encore, ce manque est totalement involontaire !* » L'essentiel de son livre s'était envolé à son insu. Pour Laurent Mauvignier, c'est une illustration des secrets de famille, thème qui hante ses romans depuis un quart de siècle. « *Mon livre a escamoté le secret. Comme sur ces photos de famille où l'on a découpé le visage d'une aïeule maudite mais qui restent en évidence sur une commode : il faut qu'on sache qu'on n'en parlera pas.* » Parfois, les secrets sont tellement enfouis qu'ils peuvent ressurgir dans l'inconscient de l'auteur. Telle cette femme divorcée et alcoolique dépeinte dans un de ses romans. « *Te rends-tu compte que c'est notre cousine dont tu parles ?* », lui a demandé son frère. Cela avait échappé à l'auteur, emporté par son récit.

À Descartes, la petite ville du sud de la Touraine où il a grandi, il a longtemps écrit en cachette, « *des choses très à nu* » qui n'étaient pas destinées à être lues. Il s'est arrêté après la mort de son père, en 1983. « *L'écriture ne pouvait rien devant la puissance d'une telle dévastation* », a-t-il confié dans *Quelque chose d'absent qui me tourmente* (Minuit, 2025), un livre d'entretiens avec Pascaline David autour de l'autofiction. Il y raconte son monde vu à hauteur d'enfant, « *la fausseté* » des adultes, « *leur fatalisme* » et « *leur indifférence à l'égard des enfants qui semblent ne pas exister en tant que personnes* ». À 30 ans, après des études sans but aux Beaux-Arts de Tours, il s'est mis en marge de sa vie de petits boulots et s'est donné une année pour devenir écrivain. Des heures de travail acharné chez son ami l'auteur Tanguy Viel, qui vivait alors dans la banlieue de Tours. À tourner autour de la page blanche et à lacérer une production qu'il jugeait « *misérable* ». Deux mois avant l'échéance, il a rendu les armes, jeté ses romans inachevés et s'est mis devant son ordinateur pour y mettre de l'ordre. Au lieu de cela, ses doigts se sont mis à taper sur le clavier et les quatre premières pages de *Loin d'eux* (Éditions de Minuit, 1999) ont coulé de source. « *Je voulais tellement être écrivain que cela m'empêchait de le devenir*, raconte-t-il, presque trente ans plus tard. *À partir du moment où j'ai renoncé à l'être, c'est arrivé.* » Retrouvant son regard d'enfant, il y a décrit le quotidien d'une famille d'ouvriers et la nécessité vitale pour le narrateur de s'en extraire pour vivre ses rêves. Les Éditions de Minuit, alors dirigées par Jérôme et Irène Lindon, ont accepté en trois jours le manuscrit de cet auteur inconnu.

Laurent Mauvignier est devenu écrivain grâce à l'autofiction, lui qui ne jurait que par les fresques historiques de Victor Hugo et de Léon Tolstoï. Et il a aussitôt eu des sueurs froides en anticipant la réaction de sa famille. « *Je leur ai offert le livre avec une petite dédicace*, dit-il, *et tout s'est bien passé.* » Sa mère, ses quatre frères et sœurs, ses nombreux cousins n'y ont vu que de la fiction et une occasion de se réjouir du succès de leur proche. Au Noël suivant, à Descartes, la bûche était en forme de livre, marquée « *Loin d'eux* ». « *Ça m'a fait mourir de rire*, se souvient Laurent Mauvignier. *Vous êtes en train de dire aux gens que vous vous sauvez de chez eux et ils vous offrent un gâteau, comme si tous partageaient ce sentiment.* » Il y avait une bonne part de soulagement dans ce rire. Ce jour-là, il a compris que « *la fiction permettait de toucher une vérité tout en épargnant les gens* ».

La matérialité des lieux lui est indispensable, autant que de mettre un visage sur un personnage. Quatre de ses romans, dont *La Maison vide*, se situent à La Bassée, village fictif qui ressemble à Descartes. « *Quand je situe un livre dans un endroit que je connais, ce n'est pas un décor mais l'espace où l'écriture se déploie*, explique Laurent Mauvignier. *Je n'ai besoin d'aucune documentation parce que je sais comment les pavillons sont faits, les rues sont faites, les fermes sont faites.* » Il a adopté ce nom d'emprunt dès *Loin d'eux* : « *Je m'en suis servi au départ pour contrer ma fragilité d'écrivain, mon manque de confiance dans ma capacité à fictionner, et c'est devenu un point d'ancrage dans les romans suivants*, *Apprendre à finir*, *Des hommes et Histoires de la nuit*. *Ce qui compte, c'est que les lecteurs aient le sentiment d'un lieu possible.* »

Il a longtemps hésité avant d'inventer ce nom, La Bassée, qui sonne la lande et l'ennui. Il était tétanisé à l'idée de se mettre dans les pas de Proust et de Faulkner, qui ont usé de ce procédé littéraire jusqu'à écraser la réalité de leurs lieux d'enfance, devenus Combray et Yoknapatawpha. Mais désigner factuellement la bourgade de Descartes dans ses livres lui posait un dilemme pire que singer ses auteurs adulés : « *De quel droit pouvais-je m'arroger le droit de décrire ce lieu et de le stigmatiser ? Je n'ai pas la prétention de dire ce que les gens ont vécu.* » Sa hantise constante est d'apparaître « *surplombant* » dans ses romans. Depuis qu'il écrit, une phrase de Franz Kafka, « *Trouver une parole d'homme à homme* », tourne en boucle dans sa tête. « *Ce truc dit que la littérature et la fiction permettent d'aller chercher un lieu de partage. Ça m'obsède complètement.* »

À l'annonce du prix Goncourt, le 4 novembre 2025, un vent de folie a soufflé sur Descartes, 3 500 habitants et une industrie papetière en friche. Quelques jours après la remise du prix, *La Revue française de généalogie* a publié en ligne l'arbre de la famille Mauvignier, « *riche mais rustique* », renvoyant les protagonistes du roman – Jeanne-Marie épouse Proust, Marie-Ernestine épouse Chichery et Marguerite épouse Mauvignier – à la banalité de leurs existences. La fameuse maison, ancienne propriété de la famille, s'est retrouvée dans la lumière, après qu'un historien amateur local a posté sur les réseaux le numéro du plan cadastral napoléonien, avec une description exacte, « *comme dit dans le livre* », de la maison aujourd'hui vendue. Les noms, les lieux, tout était donc vrai dans *La Maison vide*, sinon le piano et le professeur Cabanel ? Une foule de curieux s'est précipité à la porte de la fameuse demeure. Des photos ont inondé les smartphones. Laurent Mauvignier a vu ses efforts littéraires anéantis dans cette ruée vers l'histoire vraie. La réalité avait rattrapé la fiction, Marie-Ernestine et Marguerite, héroïnes bovariennes, allaient retomber dans leurs existences dépourvues de romantisme. « *J'ai pensé à travailler sur ce phénomène, cet emballement*, glisse-t-il, un rayon de colère dans son regard noir. *Mais la bêtise est très difficile à écrire.* »

Ce jour de prix Goncourt, la plupart des Descartois se sont surtout réjouis de se trouver sur la photo, même littéraire et un peu triste, de Laurent Mauvignier. Ici, on semble avoir oublié, ou ignoré, le cri primal de l'écrivain dans *Loin d'eux*, tableau entomographique et morose de la vie pavillonnaire à la fin du XX^e siècle. Après le philosophe René Descartes, un autre natif allait faire pleuvoir sa notoriété sur leur petite cité, et c'était un sujet de fierté. « *La preuve que la culture n'est pas que parisienne* », a salué le maire Bruno Méreau dans un reportage de France 3. Devant cette même caméra, le patron de la brasserie La Chope, Frédéric Dechezelles, 58 ans, a montré une photo de sa classe de 5^e, au début des années 1980, avec Laurent Mauvignier, blouson rouge et lunettes, grande silhouette au dernier rang : « *Il était déjà brillant.* » L'écrivain n'est pas le seul à fictionner : « *Au collège, j'étais moyen*, corrige-t-il, *j'écrivais des poèmes que je ne faisais lire à personne, par peur des réactions.* »

Quelques semaines après le Goncourt, le 19 décembre, Laurent Mauvignier est revenu, à 58 ans, à Descartes, dans un costume de notable gênant aux entournures. Bruno Méreau lui a remis une clé de la ville et un diplôme de citoyen d'honneur, et a annoncé que la bibliothèque municipale, sans nom jusque-là, serait bientôt baptisée Laurent Mauvignier. Dans l'assistance, quelques personnes étaient contrariées d'avoir reconnu leurs ancêtres dans les pages de *La Maison vide*. Parmi eux, les descendants d'une famille qui a longtemps eu pignon sur rue avec son grand magasin, les Vêtements Claude. Un nom et une enseigne repris par Mauvignier pour décrire dans son roman les patrons toxiques de sa grand-mère. « *Des descendants, qui ne portent par ailleurs plus ce nom dans ma ville natale, se sont sentis attaqués*, raconte-t-il. *C'était effrayant et irrattrapable. Je n'avais pas mesuré la puissance symbolique de cet acte.* » Plusieurs habitants ont été blessés par le livre, lu comme un roman à clé. Pour Laurent Mauvignier, « *c'est une idée insurmontable* ».

Cela lui a rappelé les moments compliqués après la publication de *Ce que j'appelle oubli* (Éditions de Minuit, 2011) et *Continuer* (Éditions de Minuit, 2016), deux récits inspirés de faits divers. « *J'ai essayé de m'en éloigner et d'aller vers la fiction, mais, à chaque fois, la presse et les lecteurs me ramenaient vers le fait divers originel*, exprime-t-il dans le livre d'entretiens *Quelque chose d'absent qui me tourmente. Les gens se sont sentis dépossédés de leur histoire, cela a créé beaucoup d'incompréhensions, parfois violentes et surtout stériles.* » Faussaire, imposteur, profiteur, il a tout entendu. Après cela, il s'est dit qu'il y réfléchirait à deux fois avant de s'emparer d'une histoire vraie, pour ne blesser personne. « *Cette idée me fait horreur, c'est l'expression d'un abus de position dominante.* »

Les moins percutés par la lecture de *La Maison vide* ont été ses frères et sœurs, dont trois sur quatre écrivent des romans ou des scénarios. « *On rêvait tous d'écrire*, a déclaré à France 3 Nadine Renault, sa sœur aînée, qui a publié un roman à compte d'auteur et s'est remise à l'écriture à la retraite. *Ce prix Goncourt est une reconnaissance pour toute la fratrie*. » Son frère Thierry, documentariste né un an avant Laurent, s'est réjoui lui aussi. La devise attribuée à Philip Roth, « *un écrivain dans une famille et la famille est foutue* », n'est pas de mise chez les Mauvignier. « *Lire sa propre histoire dans un livre, c'est particulier mais pas vraiment choquant*, assure Thierry Mauvignier. *Laurent lève les secrets et tout s'apaise*. » Il assure avoir lu le roman comme un livre « *normal* », contrairement à Nadine Renault, qui n'a pu s'empêcher de chercher des indices à toutes les pages. Il y a plusieurs années, « *peut-être en 2019* », se souvient le frère, Laurent Mauvignier avait intrigué sa fratrie en venant prendre des photos dans le pavillon de ses parents, à Descartes. Un balai vert, une commode au coin cassé, un vase ancien... « *Il ne nous avait rien dit, mais il préparait déjà son roman et cherchait les trucs de notre enfance* », se souvient Thierry Mauvignier. Il a retrouvé ces choses dans *La Maison vide*, noyées dans les volutes stylistiques de son frère Laurent. Et transfigurées, comme la maison et les grands-mères, qui n'étaient plus celles des photos de famille.

Ce 19 décembre, pour faire retomber la tension dans la mairie, Laurent Mauvignier a expliqué comment, en écrivant, il transporte les gens, les lieux et les choses dans son univers. « *La fiction devient ma propre réalité* », a-t-il avancé, assurant qu'en aucun cas il n'avait voulu donner une image négative de la ville. À la sortie, une queue de 300 personnes s'étirait devant la maison de la presse. Telle une rock star, protégé par la police municipale, l'écrivain est entré par une porte à l'arrière. Il a ensuite dedicacé pendant quatre heures, avant d'être exfiltré par la patronne du lieu, Catherina Verneau. « *La moitié de la population de la ville a acheté le livre, s'emballe-t-elle. Ici, on le lit comme si on était dedans*. » Au soir de ce jour de gloire, ivre de compliments et d'histoires parallèles à la sienne, Laurent Mauvignier a eu un accès de tristesse. « *Tous ces gens se sentent abandonnés, ils ont besoin de reconnaissance*, s'est-il dit. *Quand on fête un enfant du pays, ils se sentent concernés, pris en considération*. »

Dans cette foule d'acheteurs, combien ont lu tout le livre ? « *Presque personne, je pense, même dans ma famille un peu éloignée* », redoute Laurent Mauvignier. En cause, son écriture inaccessible pour beaucoup, d'après lui. « *Je fais du roman et je parle de la vie des gens que je connais, mais mes phrases sont longues et un peu complexes*, explique-t-il. *Résultat, les gens dont j'aimerais qu'ils puissent me lire ne le font pas. C'est mon grand drame*. » Mais il assume. « *J'ai fait le choix d'une écriture compliquée, parce que, si je n'invente pas une langue, je ne peux pas raconter d'histoire et je n'écris pas de roman*. » En 2022, sur France Culture, il s'est expliqué sur son style, n'hésitant pas à se mesurer au prix Nobel de littérature : « *Soit on travaille comme Annie Ernaux : je prends ma vie, le quotidien à Y, et j'essaie de faire de la littérature avec ça, mais j'abaisse le curseur de la littérature en mettant tout à plat. Ou, dans mon cas, [on] fait [t] l'inverse, avec une exigence d'écriture où l'on met de la forme mais avec quelque chose du réel dans les personnages*. »

Avec cette autofiction qui ne dit pas son nom, il assure se mettre « *plus à nu qu'en passant par quelque chose de purement autobiographique* ». Quand il publie un long monologue ou suit sur des centaines de pages un seul personnage, comme dans *La Maison vide*, qui raconte donc trois générations de femmes, il parle aussi de lui. « *Tout le travail de la fiction, qui est très long, permet de rejoindre une part de soi, y compris féminine, qu'on met dans les personnages*. » Son écriture ouvragée vient d'un patient travail d'accumulation d'images et de sensations. Chaque scène est fabriquée comme une mosaïque. « *Je fais des collages de mots, de bouts de phrases, je mélange, je brasse, je déforme*, dévoile Laurent Mauvignier. *Ce sont des moments d'angoisse terrible, car l'écriture est l'endroit où je mens le moins dans ma vie*. » À la fin, quand le récit coule aussi tranquillement que la Creuse sous le pont de Descartes, l'auteur retombe dans sa vie réelle, orphelin de ses personnages. « *Parfois, je me dis que je pourrais finir ma vie seul*, lâche Laurent Mauvignier, *en étant dans la confusion totale entre mon souvenir des vraies gens et de ceux que j'ai inventés*. » Un vrai personnage de roman kafkaïen, perdu entre réalité et fiction.